

En tête des nations, comme une grande reine,
A travers les siècles marchait :
Les peuples saluaient sa démarche imposante,
Et devant la croix seule, humble et reconnaissante
Sa noble tête se penchait.

Or dans cette strophe qui est l'une des meilleures de la pièce, il y a un lieu commun des plus rebattus, un vers de treize syllabes, une grosse faute de langue, une équivoque absurde et des chevilles à foison. Qu'on la lise attentivement, et l'on verra si je dis vrai. Citons encore.

— Ils passaient comme on voit, lorsque la nuit se lève,
Des astres voyageurs dans un ciel nuageux.

Comme on voit ! qui cela ? Si M. Routhier voit les astres quand le ciel est couvert de nuages, il n'est pas étonnant qu'il ait vu tant d'hérésies partout.

— Au milieu des rochers brillaient les diamants.....

Sapristi ! comme cela, sans cérémonie, parmi les cailloux ! Quel pays de Cocagne !

— Et tantôt ressemblant à la furie antique,
Lançant en mugissant ses vagues dans les airs.....

Une furie qui lance des vagues en mugissant, c'est du dernier pittoresque !

— Ou creusant dans son lit de profondes ravines
Dont le gouffre grondait effrayait les nochers.

Une ravine, cela doit être un petit ravin. Or un petit ravin qui se donne des airs d'avoir un gouffre grondant qui effraye les nochers, j'aimerais voir ça !

— Et, comme entrevoyant la longueur du chemin,
Il marchait à pas lents.....

Tiens, c'est drôle. C'est tout le contraire chez moi ; c'est quand j'entrevois la longueur du chemin que je me hâte.

— Il (le Mississippi)

Ne cherchait pas le bruit ni les grands horizons....

Ah ! pour cela, par exemple, c'est de la diffamation de caractère. Si j'étais le plus grand fleuve du monde, je poursuivrais M. Routhier en dommages. C'était bien assez de dire qu'il avait le dos courbé, sans le faire passer pour une rigolle !

— Et les foins, balancés au souffle matinal
Gazouillaient doucement comme un chant des almées !!!

Des foins qui gazouillent, c'est déjà pas mal *serin* ; mais qui gazouillent comme un chant... un chant qui gazouille... et surtout un chant des almées..... tout cela me renverse. De grâce, gazouillez nous d'autre chose, M. Routhier !

— Tous deux agenouillés, ils plantèrent la croix.

Drôle de position pour planter une croix ! Après cela, c'en était peut-être une petite.

— Ils prièrent longtemps disant : *credo, je crois !*

Il n'est pas dit s'ils ont décliné le verbe tout au long, avec traduction en regard ; la chose est probable cependant ; s'ils ont prié longtemps, ils n'ont pas dû toujours répéter la même chose.

— Joliet vogue au loin sous d'autres latitudes,

Et s'en va découvrir des rivages nouveaux.

Sur les bords du grand lac Michigan, il chemine.....

Vous croiriez qu'il s'agit de Joliet, eh bien, pas du tout ; c'est Marquette qui sur les bords du *Michigan* chemine. Il va mourir.

— Mourir ! il n'est pourtant qu'au début de sa vie !

C'est à peine, mon Dieu, s'il a trente-sept ans !

Mais ne le plaignons pas : il est digne d'envie.....

Je crois certes bien, qu'il n'est pas à plaindre ! Il a trente-sept ans, et n'est encore qu'au début de sa vie ! Quand même il serait rendu à la moitié : à la rigueur, soixante-et-quatorze ans, c'est déjà respectable !

— Hélas ! il sent grandir le mal qui le dévore,

Et sur le bord du lac il est allé s'asseoir.

Parions qu'il va se mettre les pieds dans l'eau !

— Le grand lac ondulait, et ses vagues plus sombres.
Roulaient sur ses pieds nus leurs plis harmonieux.

Vous voyez bien que j'avais raison. Malheureusement, un bain de pieds, à cette saison, c'était mortel.

Aussi M. Routhier perd il contenance. Il se trouble, se déconcerte, s'embrouille dans ses idées. Les couleurs les plus disparates se mêlent sur sa palette. Il n'y est plus du tout.

Il fait expirer doucement le flot sur le sable, en même temps que les vagues forment dans l'ombre un cortège bruyant. Ce n'est pas tout. En dépit du bruit des vagues, la nature est muette ; il ne fait qu'un vent doux et léger. Chose plus extraordinaire encore, le désert est éploré, le ciel morne et nuageux, et pourtant

— La nature était belle et pleine d'harmonie !

Le contraste est une figure de rhétorique assez en estime, mais il ne faut pas en abuser. Il en est de même de

— Un drapeau qui marche sur des tombeaux, c'est railé. Les comparaisons mêmes doivent avoir une certaine concordance, M. Routhier. Comparer un flot à un radeau, par ex-

emple, cela me semble un peu hasardé, qu'en dites-vous ? Et puis vous ne vous comprenez pas toujours. Vous dites :

— Mais, hélas ! ce pays où tout était jeunesse,
Avenir et grandeur, méconnaissait son Dieu !

Avouez que si Fréchette ou tout autre mécréant de cet acabit eut prétendu qu'un pays pouvait être plein de grandeur et en même temps méconnaître son Dieu, vous auriez bien vite crié au blasphème et lui auriez consacré au moins une couple de chapitres dans la prochaine édition de vos *Causeries du Dimanche*. C'est comme cela pourtant qu'on déniche des impiétés !

En voilà assez, je crois pour démontrer que la pièce de vers de M. Routhier n'est qu'un ramassis de lieux communs, d'absurdité, de répétitions, de contradiction, de méchants vers, de chevilles et de pauvreté littéraire. On me dira peut-être qu'elle renferme des idées. J'aimerais fort qu'on me les fit remarquer, car à franchement parler, je n'en ai pas rencontré une seule qui valût la peine d'être mentionnée.

Maintenant si M. Routhier croit avoir le droit de se choquer de ce que M. David a dit qu'on pouvait faire des vers mieux que lui, qu'il dissèque la pièce de Fréchette dans *L'Opinion Publique* même, comme je viens de le faire de la sienne, et le public jugera.

En attendant, je soutiens qu'il ne faut pas avoir la moindre notion de littérature pour trouver beaux les vers que je viens de critiquer.

Québec, 30 Sept. 1873.

P. H.

LES JOIES ET LES DOULEURS D'UN SAPIN.

NOUVELLE D'ANDERSEN.

Dans la forêt était un joli sapin, parfaitement exposé à l'air, aux rayons du soleil, et entouré d'une ligne d'autres sapins plus grands dont la taille élevée excitait son envie. L'ambitieux petit arbre ne songeait ni à la douce chaleur du printemps, ni à la brise rafraîchissante, ni aux enfants du village qui venaient près de lui cueillir des fraises et des framboises. Quelquefois ces enfants, après avoir fait leur récolte forestière, s'asseyaient en cercle autour du sapin naissant, et disaient : "Que cet arbre est petit !" Et le sapineau gémissait de les entendre parler ainsi.

L'année suivante, une nouvelle branche sortit de sa tige, puis l'année d'après encore une autre. Mais cet accroissement ne le satisfaisait pas.

— Oh ! disait-il, que ne suis-je aussi grand que mes voisins, qui du haut de leur cime regardent au loin la campagne ! Les oiseaux viendraient nicher dans mes rameaux, et au souffle du vent je pourrais me balancer et faire du bruit comme les autres.

L'été, ces orgueilleux désirs lui enlevaient toute joie ; l'hiver, les lièvres venaient ronger son écorce ; c'était une triste humiliation. Au bout de trois ans, il avait cependant déjà tellement grossi que les lièvres passaient devant lui sans le toucher ; mais il voulait grossir encore, et il se disait que rien en ce monde n'était si beau que d'être fort et élevé.

En automne, les paysans venaient abattre les grands sapins, les ébranchaient, les équarissaient ; puis on les plaçait sur un chariot, et un vigoureux attelage les transportait hors de la forêt.

Au printemps, le sapineau demandait aux cigognes, aux hirondelles, ce qu'on avait fait de ses frères aînés. Les hirondelles n'en savaient rien ; mais la cigogne répondait :

— Quand j'ai quitté l'Egypte, j'ai vu flotter sur mer de nouveaux navires avec des mâts superbes. Je pense que ces mâts, c'étaient tes frères.

— Oh ! s'écriait le sapineau, que ne suis-je assez grand pour m'en aller aussi sur mer !

— Réjouis-toi de ta jeunesse, disaient les rayons du soleil, réjouis-toi de ta fraîcheur.

Et le vent caressait ses rameaux, et la rosée l'humectait de ses larmes ; mais le sapineau était insensible à la lumière du soleil, aux caresses de la brise, aux pleurs de la rosée.

A l'approche des fêtes de Noël, les paysans venaient couper un grand nombre de jeunes arbres ; ils choisissaient les plus touffus, n'en enlevaient aucune branche, et les transportaient hors de la forêt.

— Où vont-ils ? disait le sapineau. Ils ne sont pas plus âgés que moi, et pas plus grands ; où les emmène-t-on ?

Je le sais, répondait le moineau. Quand j'étais à la ville, je me suis arrêté sur un balcon ; j'ai regardé par la fenêtre : je les ai vus dans une belle chambre, debout sur une table, ornés de rubans, chargés de pommes, de jouets, et éclairés par quantité de bougies.

— Puis après, que deviennent-ils ?

— Après, je ne sais ; voilà tout ce que j'ai vu.

— Oh ! s'écria le sapineau, voilà une destinée nouvelle et meilleure que de voyager sur mer. Qu'il me tarde d'être à Noël ! mes rameaux sont larges, épais, parfaitement ronds. Que ne suis-je dans la belle chambre, paré de toutes ces richesses ! Il est vrai qu'ensuite je ne sais pas ce que l'on devient ; mais lorsqu'on a été si bien placé et si bien décoré, c'est qu'on est sans doute réservé à un heureux emploi.

— Réjouis-toi de ta jeunesse, lui disaient le vent et le soleil, réjouis-toi de ta liberté.

Mais il n'entendait point leurs conseils ; il n'aspirait qu'à s'en aller dans le monde. Cependant il devenait de plus en plus beau. Un jour des paysans l'admirent en passant et dirent : — Nous l'abattrons à Noël.

Et, le grand jour de fête venu, la hache frappa le sapineau ; il tomba sur le sol avec un soupir. Il n'éprouva en ce moment si désiré qu'une vive douleur dans tout le

corps, et le regret d'être enlevé au tertre natal, aux fleurs, aux arbustes qui l'entouraient, aux oiseaux qui venaient causer avec lui. Tout le long du chemin il se sentit triste, languissant, et ne se ranima que lorsqu'il se trouva déposé dans une cour avec d'autres sapineaux de sa taille. Un homme le regarda et dit : — Voilà celui qui nous convient ; il est inutile d'en chercher d'autres.

Deux valets vinrent le prendre sur leurs bras et l'emportèrent dans un salon splendide. On le plaça dans une caisse pleine de sable et revêtue de soie verte. Le sapineau pulpitait et attendait avec impatience la suite de ces préparatifs. Les jeunes filles et les servantes de la maison commencèrent à le parer : celle-ci plaçait entre ses branches un petit nid en papier de couleur rempli de dragées ; celle-là y attachait des noix, des pommes ; une autre, des bougies ; et à la pointe de sa tige on plaça une large étoile en carton doré. C'était superbe.

— A ce soir, dirent ceux qui l'avaient ainsi orné ; ce soir il brillera dans tout son éclat.

— Que ne suis-je à ce soir, disait le brillant sapineau, pour savoir ce qui va m'arriver ! Les arbres de la forêt me verront-ils ? Les moineaux viendront-ils me regarder par la fenêtre ? Vais-je rester étié et hiver dans ce beau salon avec cette forme ?

Enfin les bougies furent allumées ; les portes du salon s'ouvrirent. Une troupe d'enfants se précipita bruyamment près de l'arbrisseau chargé de tant de richesses. Derrière eux venaient les parents, qui se réjouissaient aussi de cette heureuse fête de Noël. Et les enfants couraient de côté et d'autre, et toute la chambre retentissait de cris de joie et d'exclamations de surprise. Pendant ce temps, les petites bougies se consumaient ; la flamme se rapprochait tellement des rameaux que le fier arbuste, l'ornement de la fête, tremblait d'être brûlé. La maîtresse de maison les fit éteindre. Les enfants, dont on avait eu bien de la peine jusque-là à contenir l'impatience, s'élançèrent sur le sapineau et le dépouillèrent de toute sa parure. Ils s'assirent autour d'un petit homme qui leur raconta un conte de fées, puis ils se retirèrent. Le salon désert resta silencieusement plongé dans une nuit profonde.

— A demain, se disait le sapineau, nouvelle fête, sans toute, et nouvelle splendeur.

Le lendemain matin, en effet, la porte du salon s'ouvrit ; mais quelle déception ! Deux domestiques le prirent, le transportèrent au haut de la maison, et le posèrent sous le toit dans un coin obscur.

— Quel singulier changement ! dit le pauvre arbuste, pourquoi m'abandonne-t-on ainsi ? Que vais-je devenir ?

Et il se mit à songer, à songer ; et il eut le temps de songer, car des semaines entières se passèrent sans qu'il vit personne ; seulement un jour on apporta encore des caisses qui le cachaient de tout côté.

— Maintenant, se dit-il, la terre est dure et couverte de neige ; les hommes ne viennent sans doute me garder jusqu'au printemps, car les hommes sont bons. C'est pourtant triste d'être ici tout seul dans les ténèbres. Ah ! que ne suis-je encore dans la forêt ! je me réjouirais de voir le lièvre courir sur mes racines.

Tout à coup il entendit une sorte de sifflement. Des souris trottaient sur le plancher pour se réchauffer ; elles arrivèrent près de l'arbuste solitaire et dirent :

— Ah ! on est mieux ici ; n'est-ce pas, vieux sapin ?

— Je ne suis pas vieux, dit le sapin en colère ; il y a beaucoup d'arbres qui sont plus vieux que moi.

— D'où viens-tu donc, et qu'as-tu vu avant d'être ici ?

As-tu été à la cave, à la cuisine, à l'office ?

— Non, répondit le sapin ; mais j'ai été dans la forêt, où le soleil brille, où les oiseaux chantent.

Et il leur raconta tous les souvenirs de sa jeunesse ; et les souris lui enviaient le plaisir d'avoir vu tant de choses.

Puis il leur parla de la joie et des magnificences du soir de Noël ; et les souris s'écriaient : — Oh ! que tu es heureux d'avoir été témoin d'un pareil spectacle !

Quand il eut fini tous ses récits, les souris s'éloignèrent. Il se retrouva de nouveau seul, et fort triste, attendant avec anxiété le moment où on viendrait le sortir de sa prison. Un jour enfin des gens de service montent au grenier, enlèvent les caisses, et descendent le sapineau dans la cour. Ce fut un heureux moment. Le pauvre arbrisseau revoyait le ciel, respirait l'air frais, et regardait avec ravissement les plantes, les fleurs épanouies dans le jardin à côté de la cour.

— Enfin, murmura-t-il, je vais revivre.

Et il fit un effort pour étendre ses branches ; mais elles étaient roides et desséchées. Ceux qui l'avaient apporté là le laissèrent au milieu d'une touffe d'orties et de charbons. De ses moments de splendeur il ne lui restait que l'étoile d'or attachée à son front : un enfant la vit et l'arracha, en foulant aux pieds ses rameaux jaunies.

Le sapineau regardait toujours le vert jardin, et regrettait déjà sa place obscure dans le grenier, et sa solitude triste, mais au moins paisible. Un domestique vint, le coupa en morceaux ; tous ces morceaux furent jetés sous une chaudière. Ils craquaient, ils pétillaient dans le feu, et chaque pétitement était un soupir que le malheureux sapin exhalait en songeant tantôt aux beaux jours d'été de la forêt, tantôt aux nuits d'hiver où brillaient les étoiles, puis au soir de Noël. Et il soupira de la sorte jusqu'à ce qu'il fût consumé.

Ainsi finit l'histoire. Ainsi finissent toutes les histoires.

— *Magasin pittoresque.*

M. le Maréchal de N..... ne passait pas pour brave, et ses succès à la tête des armées ne firent point changer l'opinion désavantageuse qu'on avait toujours eue de sa valeur. Il craignait, d'ailleurs, naturellement l'eau. Un jour qu'en passant la rivière, il semblait effrayé, son frère, le duc de..., qui était dans la même barque, dit d'un grand sang-froid :

— Mon frère craint l'eau comme le feu.

La Prime de 1874 est un superbe objet d'art. Ne négligez pas de vous l'assurer en payant votre abonnement avant le 15 Octobre.